



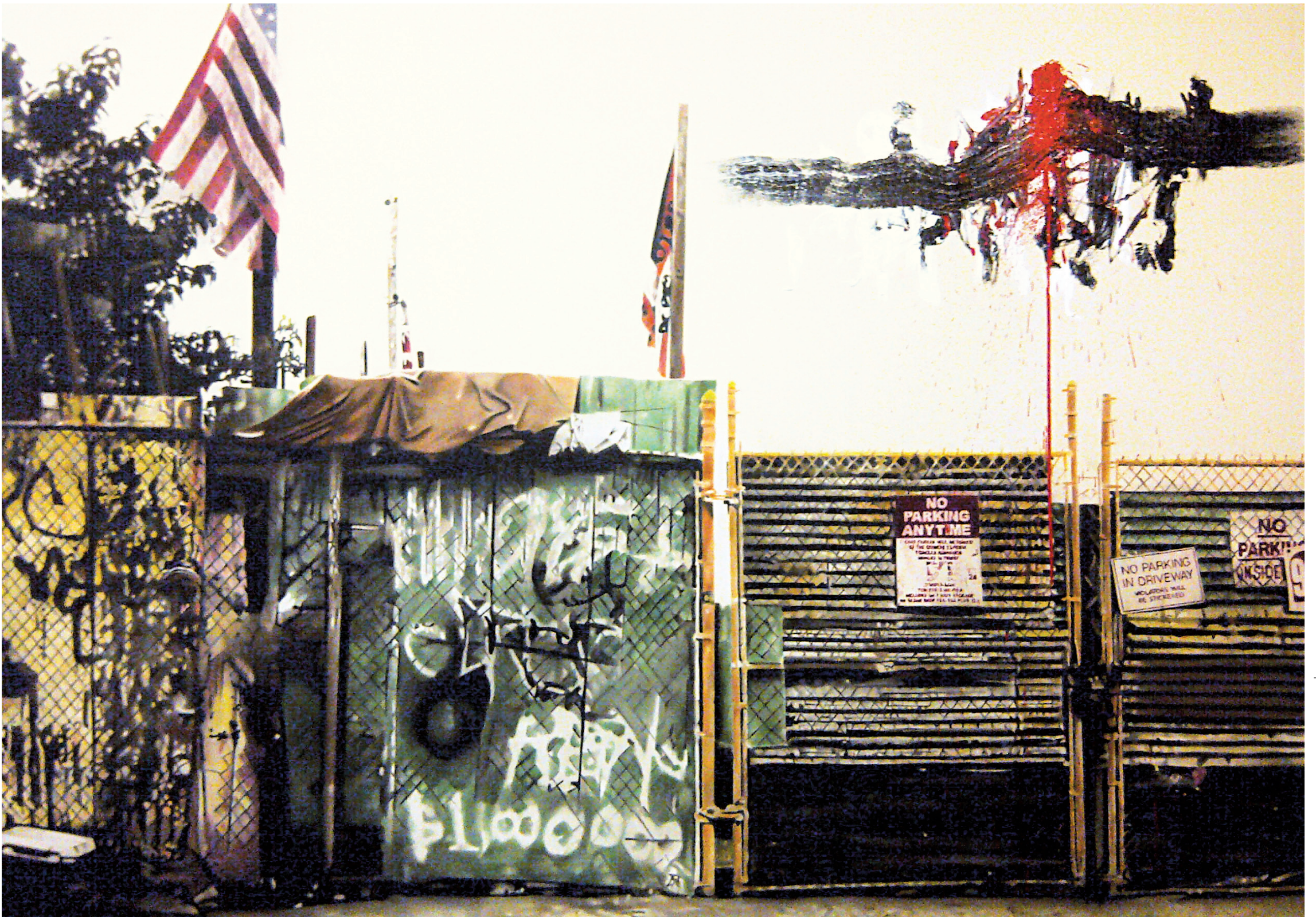
**Javotte,**  
la pré-Cendrillon de Simon  
Boulerice *Page F 3*



Les **animaux**  
**philosophiques** de  
Baillargeon *Page F 7*

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 SEPTEMBRE 2012

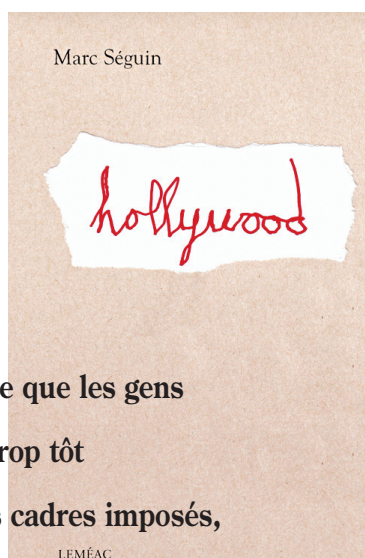


*Million Dollar Painting*, 2012, huile et fusain sur toile.

SOURCE MARC SÉGUIN

# MARC SÉGUIN

## Tragédies hollywoodiennes



«Je pense que les gens  
entrent trop tôt  
dans des cadres imposés,  
et que je peux arriver avec  
les tableaux et l'écriture  
à tordre un peu  
les structures.»

Il avait déjà, chose rare au Québec, une carrière marquée et remarquée en arts visuels: ses grandes toiles catastrophes — églises ravagées, Hitler tagué, avions écrasés — ont su s'insérer dans les capricieux rouages du marché de l'art. Et voilà qu'en 2009, son premier roman *La foi du braconnier* gagne l'estime des critiques et lecteurs ainsi que le Prix des collégiens 2010. Entre ses expos — en solo à New York jusqu'en octobre avec *My Century (An Illustrated Guide for Aliens)*, au Holocaust Museum à Los Angeles en octobre et au Miami Basel en décembre — il lance *Hollywood*, nouveau roman, sa tragédie américaine. Rencontre avec un non-croyant de l'American Dream.

CATHERINE LALONDE

«**O**stie, je peux pas comprendre que le monde vont voir des films d'Hollywood.» Sous le soleil de fin d'été qui plombe sur les épis fous de ses cheveux, Marc Séguin parle comme il pense: dans un flux contagieux, naturel, retournant des questions, détournant l'entrevue en discussion, refusant de poser à l'artiste et ses Vérités. «Ces films sont toujours comme un gros train qui t'arrive dessus, un gros train poche, pas crédible. Le roman joue avec ça, avec le clichés, c'est pour ça que ça s'appelle Hollywood. Hey, j'ai des amis qui vont voir des films d'Hollywood et reviennent en me contant qu'ils ont pogné quelque chose. Come on! C'est pas là que tu pognes quelque chose dans la vie, c'est pas là que ça se passe! J'ai voulu jouer avec ce gros éléphant-là: je ne peux pas faire plus pour te faire accroire des patentes, aller rejoindre le cliché pour te déstabiliser.»

Tragédie aux excès de pathos et de *fatum* hollywoodien, hyper-drame américain de peu de personnages que ce roman nouveau de Marc Séguin. Le narrateur, amoureux fou de sa Branka survivante aux *snipers* de Sarajevo, enceinte de lui jusqu'aux oreilles, la voit mourir d'une balle inexplicablement perdue un 24 décembre 2009 à Jersey City. Il sauvera le bébé à l'arraché, avant de fuir dans une course contre sa douleur. Aspirant à sombrer dans le contraire de la mémoire, il plongera plutôt dans une spirale de souvenirs qui deviennent, récit oblige, le chemin presque sacré d'un destin improbable. Il se gardera pour la fin un retournement à la fois subtil et hénarisme.

L'histoire est dure: tout y finit, rien n'y recommence. Les ficelles sont grosses. Les coïncidences tragiques s'atomisent sur cinq personnages, façon Wajdi Mouawad où le malheur s'abat de pire en pire sur chacun. On pense au film *Magnolia* de Paul Thomas Anderson où Los Angeles — tiens, tiens! — est réduit à une

dizaine de personnages qui vivent tous un drame à l'exact même moment.

**Hors cadre**

«Pour décharger l'histoire, j'ai voulu faire gras, précise Marc Séguin. Je pense que c'est une réflexion sur la tragédie humaine, assénée tous les jours, partout, sur cette soif des médias, des films, une soif qui devient une nécessité pour beaucoup de monde — pour se sentir vivant, il faut vivre un drame, plutôt que de chercher à changer des choses dans sa vie. Je pense que c'est ma conception de l'art, aussi. Si je crée de l'indifférence, j'ai échoué. Je ne peux pas concevoir que la création soit juste un divertissement.» Il poursuit: «Ca me fait plaisir de défriser du monde. Je pense que les gens entrent trop tôt dans des cadres imposés, et que je peux arriver avec les tableaux et l'écriture à tordre un peu les structures. Mais je suis un grain de sel», conclut-il derrière un verre de chablis. Son narrateur, lui, dirait plutôt «je vous mens à tous et je crois que vous ne le voyez pas. Et vous ne dites rien. On l'accepte. C'est la première règle du jeu. Souvent le masque est aussi, sinon plus, intéressant que le véritable visage du quotidien. J'imagine que c'est pour ça que le théâtre et la fiction existent. Au-delà de soi. De nous.»

Marc Séguin a lu avant de se mettre à écrire. Beaucoup. «Je suis plus capable de lire les Français contemporains depuis quelques années. Ils fonctionnent en circuit fermé, ça ne me parle

VOIR PAGE F 2 : HOLLYWOODIENNES

EN APARTÉ

## Une sortie de placard



JEAN-FRANÇOIS  
NADEAU

À un temps où, installé à Québec dans le bunker, Lucien Bouchard ne sortait plus, trop occupé peut-être par son besoin pressant de mettre à la retraite nombre d'infirmières, de médecins et de professeurs, puis à superviser la fermeture de délégations du Québec à l'étranger, une photo de lui était parue dans un magazine populaire, le montrant devant une étagère pleine de volumes de la *Pléiade*, la prestigieuse et coûteuse collection de Gallimard où se trouvent réunis la plupart des grands classiques.

Lucien Bouchard n'a jamais caché son affection pour les lettres, du moins pour les lettres bien moulées. Il a témoigné à répétition de sa passion pour l'œuvre de Proust. Il y a quelques mois à peine, on pouvait l'entendre lire en public un extrait des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand.

Certainement un homme de culture, d'une certaine culture.

Cette semaine, à l'occasion d'une entrevue avec l'ancien premier ministre pour souligner la parution de ses *Lettres à un jeune politicien*, la journaliste Anne-Marie Dussault le présentait ainsi à Radio-Canada: «*On sait qu'il est un homme de lettres, qu'il a beaucoup lu, qu'il aime écrire.*»

Après les célèbres *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, il y aura donc désormais les *Lettres à un jeune politicien* de Lucien Bouchard... Mais sur la couverture des lettres de Bouchard, on apprend que leur rédaction a été confiée au moins en partie au journaliste Pierre Cayouette.

Un «*homme de lettres*», qui soi-disant «*aime écrire*» mais qui n'écrit pas ses propres livres, avouez que c'est particulier.

◆ ◆ ◆

Chez lui, boulevard Saint-Joseph à Montréal, Gaston Miron conservait des exemplaires de livres qu'il possédait déjà mais qu'il ne pouvait

s'empêcher d'accumuler, au hasard de ses périgrinations chez les bouquinistes.

S'il avait aimé un livre, s'il le jugeait suffisamment important et si, surtout, il pouvait se permettre d'en acheter des exemplaires à petit prix, le poète n'hésitait pas à les stocker, comme il le faisait aussi pour certains vieux numéros de revues, *Le Magazine littéraire*, *Parti pris*, etc.

Il ne manquait pas non plus de faire provision de dictionnaires et de glossaires du parler des vieux Canadiens. Les livres d'Oscar Dunn, de Sylva Clapin ou de la Société du parler français, sans compter le dictionnaire Bélisle. Autant d'ouvrages de référence dont il s'était délecté à sa façon, heureux comme tout écrivain de remonter le cours du langage pour revenir à la source des sens.

Miron rangeait ses doubles dans un simple placard. Il en ouvrait la porte au gré de ses envies de faire des cadeaux à ses visiteurs, leur enjoignant soudain de lire ceci ou cela.

Entre bien d'autres livres, Miron appréciait *Culture ou mise en condition?*, un recueil de textes de l'écrivain allemand Hans Magnus Enzensberger.

Miron craignait-il que je ne lise pas Enzensberger? Toujours est-il qu'à quelques mois d'intervalle, il m'offrit deux éditions différentes de *Culture ou mise en condition?*. Le message avait ainsi le mérite d'être on ne peut plus clair et appuyé: Nadeau, lis ce livre!

Poète, romancier, essayiste, polyglotte, grand voyageur né en Bavière en 1929, Hans Magnus Enzensberger est un intellectuel irrévérencieux. Écrivain prolifique, il constitue la parfaite incarnation de cette mauvaise conscience que cultive une certaine Allemagne dans l'après-guerre. Il s'intéresse à tout, aussi bien aux tueurs et aux dictateurs qu'à l'Union européenne, à la médiocrité ambiante ou aux structures du capitalisme mondialisé. Il a écrit à propos du terrorisme islamique, des mathématiques, du gangstérisme et de la résistance au nazisme, tout en poursuivant une œuvre de poète.

À vrai dire, Enzensberger ne cesse de surprendre. Et cela dure depuis soixante ans.

*Culture ou mise en condition?* fut son premier livre connu en français. C'est le fondateur de *La Quinzaine littéraire*, l'éditeur Maurice Nadeau, aujourd'hui âgé de 101 ans, qui l'avait repéré et

fait traduire au début des années 1960.

Depuis, ses livres en traduction française se sont succédés à diverses enseignes. Publié en 2010, *Hammerstein ou l'intransigeance*, une riche et surprenante biographie, a beaucoup fait parler de lui, à raison, lors de sa parution en 2010. Un livre tout simplement prodigieux où il remonte une complexe histoire familiale emblématique d'une résistance au nazisme.

◆ ◆ ◆

Voici que son premier livre en français vient d'être réédité. *Culture et mise en condition?* est repris dans une collection confiée à l'omniprésent Jean-Claude Zylberstein, un homme qui depuis des années constitue à lui seul une véritable mémoire vivante pour des ouvrages importants réputés morts.

J'ai souri en voyant le livre, pensant encore à Miron qui réclamait de toute son autorité et de sa voix de stentor que je m'y plonge.

Qu'est-ce qui avait tant pu frapper Miron à sa lecture?

L'ouvrage est constitué de divers textes de circonstance. Enzensberger consacre beaucoup d'énergie à démontrer certains phénomènes culturels de l'après-guerre avec les armes qui feront sa force: l'histoire, la philosophie, la sociologie et la littérature.

Il dissèque d'abord dans ce livre les grands imprimés allemands. La langue employée par la presse de son pays le désespère. Il montre, par une suite d'exemples, comment cette presse amenuise puis homogénéise tout. Même lorsqu'elle prétend faire le contraire. Est-ce si différent ailleurs? Son regard sur la supposée «*mission sociale des médias*» est décapant. «*Cette mission est aujourd'hui, plus ou moins exclusivement, partout la même: perpétuer les rapports de force existants, quelle que soit leur nature. Elle n'a pour objet que d'inculquer une certaine façon de penser, afin de l'exploiter.*» Dans ce contexte où la conscience de l'exploitation peut être abolie, il va jusqu'à suggérer que «*même le suicide collectif peut être décidé.*»

Son portrait du monde est globalement sombre. Enzensberger croit néanmoins en la fonction réparatrice de la littérature, tout en s'inquiétant des conséquences de sa marchandisation. Il interroge tout. Par exemple la diffusion de la littérature par le livre de poche. Si ce type

de livre constitue pour certains une avancée sur le chemin de l'accessibilité de la culture, Enzensberger est de ceux qui estiment au contraire qu'il y a là un malentendu. Le livre de poche tel qu'il le présente correspond d'abord et avant tout à un jeu commercial qui n'a que faire de la culture. La littérature alliée ainsi à l'économie ne conduit qu'à la fabrication de nouvelles marchandises et à de nouvelles formes de spéculation, plaide-t-il. Soutiendrait-il toujours la même chose aujourd'hui?

Autre sujet de réflexion dans cet ouvrage: le tourisme. Enzensberger plonge dans l'histoire du tourisme, depuis les premiers voyageurs qui se confondaient avec les marchands en passant par l'histoire inattendue des alpinistes, à qui l'on doit, selon lui, l'engouement moderne du déplacement. Les alpinistes aux origines du voyage? Oui, affirme Enzensberger. «*Le rôle-clé de la position avancée conquise par l'alpinisme repose sur le fait qu'il concrétise avec une netteté particulière l'idéologie romantique du tourisme.*»

Enzensberger médite aussi sur d'autres «*maladies culturelles*» de notre temps. Il parle du silence maintenu en littérature au nom de l'harmonie à tout prix, de l'usage de la poésie pour accroître le lustre que se donne le pouvoir en place, et de la nécessité de briser tout cela. «*Frappe aussi fort que tu peux*», disait Jack Kerouac. C'est ce qu'il fait.

La culture est-elle une affaire qui tient à la seule conscience de chacun? Enzensberger montre bien nos dépendances, accrochés que nous sommes à des structures et des schémas mentaux que nous subissons plus qu'autre chose. Il n'en plaide pas moins, d'un bout à l'autre de *Culture ou mise en condition?*, pour une autonomie de la littérature, rejetant par exemple l'idée que l'on puisse comprendre des œuvres sur la seule base d'une analyse des positions sociales ou politiques de leur auteur. Une idée parmi d'autres qui devaient tout naturellement beaucoup plaire à Gaston Miron.

jfnadeau@ledevoir.com

### CULTURE OU MISE EN CONDITION?

Hans Magnus Enzensberger  
*Les Belles Lettres*  
Paris, 2012, 330 pages

## Les livres au Canal Savoir

Le mardi 25 septembre à 20h30 débute la nouvelle saison des *Publications universitaires* sur les ondes du Canal Savoir. L'émission à certes un titre assez ennuyeux, mais une animation vivante de Guillaume Lamy permet de découvrir des auteurs et chercheurs dans des entretiens souvent riches et instructifs. La pre-



Mathieu Bock-  
Côté

mière de cette nouvelle série propose d'entendre le sociologue et chroniqueur au *Journal de Montréal* Mathieu Bock-Côté. Les émissions antérieures sont disponibles sur le site internet de l'émission. On peut y entendre notamment Méliassa Blais, Normand Baillargeon, Yvan Lamonde, Eric Martin, Pascale Dufour, et plusieurs autres. [www.publications-universitaires.qc.ca/](http://www.publications-universitaires.qc.ca/)

Le Devoir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Son grand choc esthétique, Marc Séguin l'a vécu devant un tableau. *La Pietà* de Tiziano Vecellio, à Venise. «*J'ai été soufflé.*»

## HOLLYWOODIENNES

SUITE DE LA PAGE F 1

pas, ça ne me dit rien d'aujourd'hui. Je lis beaucoup les américains. J'ai passé un été Joyce Carol Oates. C'est plus ancré, plus territorial. John Updike. Cormac McCarthy, je suis encore bouleversé par *La route*. Philip Roth. David Foster Wallace. Même si je parle en français, je pense que je reconnais l'américanité, le continent.»

### Faire et être

Il a commencé à écrire, dit-il, peut-être pour une mauvaise raison, «*parce que j'étais déçu de l'offre, de ce que je lisais. Me semble que ça disait pas là où moi j'étais, ça résonnait pas, y avait pas d'échos, fuck all. J'ai essayé de le faire, je savais pas, personne m'a jamais dit que j'écrivais bien, mais je savais que je peux faire des phrases complètes dans des courriels.*»

Cinq ans plus tard, il avait *La foi du braconnier* entre les mains. Le livre sort en anglais, sur Toronto et New-York, en mars, chez Exile Editions. «*Y a vingt-sept éditeurs intéressés par Hollywood, c'est un mau-susse de coup de pied au cul.*» En écriture, il se voit pourtant encore dilettante. En peinture aussi. Jeu de fausse modestie? «*Je peux pas me mettre à la place où je dois comprendre ce que je suis en train de faire. Ça marche pas. C'est l'un ou l'autre. Je me mets dans des dispositions pour que les choses apparaissent. Il faut que j'oublie que je suis artiste, que je vive. Je vis en ostie. J'arrête pas. Ça peut être n'importe quoi: lire, aller à la chasse, courir, aller au Nunavut, m'occuper de mon potager. Je crois aux flashes. Il faut que ça jaillisse, ça déborde et là, comme une éponge, les choses après passent à travers*

toi, ça dévie, les réflexions rebondissent.»

Son grand choc esthétique, il l'a vécu devant un tableau. *La Pietà* de Tiziano Vecellio, à Venise. «*J'ai été soufflé. Obligé de m'asseoir. Hey, je suis un gars de pieds, c'est pas dans mon éducation d'avoir des faiblesses... C'était précieux, ça.*» Il garde un grand amour de la peinture historique, «*celle qui a duré*», les Caravage, les Vénitiens, il se voit «*ému par les anciens.*»

### Lire dans un bain

Écriture, peinture, estampes. «*L'écriture, j'ai capoté sur la portée que ça avait, sur le pouvoir des mots. Le livre a un poids social énorme, il est plus démocratique. Tse, je connais les règles, je suis pris là-dedans: je suis tombé dans un marché, je vendais des tableaux, des objets de luxe, au point où je ne peux plus acheter ce que je fais. Alors que le livre coûte encore 20 \$ et que tu peux, avec, toucher les gens chez eux. Cette intimité-là, c'est rare que tu la rencontres dans*

un musée. J'ai l'impression que le livre est plus direct, que c'est une relation plus franche. Et tu y déploies une histoire dans le temps, aussi. C'est temporel: l'es obligé de commencer au début et d'aller jusqu'à la fin. Par contre, je trouve ça 100 000 fois plus sensuel un tableau qu'un livre, le résultat comme le travail.»

Il a utilisé déjà pour ses toiles, des os carbonisés d'animaux et des cendres humaines. «*Il y a quelque chose de très, très physique qui transparait. Tu peux transformer un tableau, en cinq secondes, du tout au tout. Pas le livre. Si tu regardes un tableau, tu reçois toutes les données en un dixième de secondes. C'est instantané. C'est vraiment un autre langage, ça n'a rien à voir.*»

Le Devoir

HOLLYWOOD  
Marc Séguin  
Leméac  
Montréal, 2012, 160 pages

Triptyque [www.triptyque.qc.ca](http://www.triptyque.qc.ca)

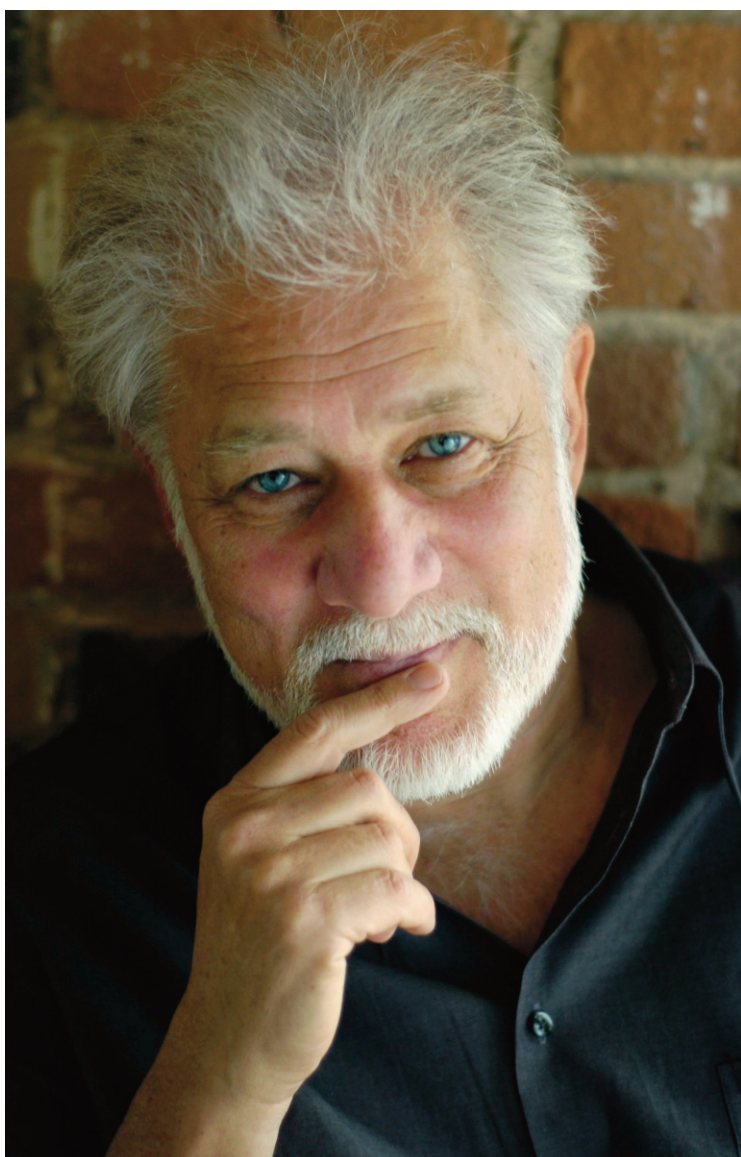
Après *Ce qui s'endigue* et *La chute du mur*, Annie Cloutier, dont les livres sont toujours empreints d'une grande humanité, propose *Une belle famille*.

Danielle Laurin, *Le Devoir*

Annie Cloutier  
**Une belle famille**  
roman  
Triptyque

## LITTÉRATURE

## En attendant Cendrillon



CHARLA JONES LA PRESSE CANADIENNE

En 1992, l'écrivain canadien Michael Ondaatje recevait le Booker Prize pour son roman *Le patient anglais*.

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le livre des passages

CHRISTIAN DESMEULES

Un écrivain, Michael, se souvient de l'époque où il a quitté le Sri Lanka à bord d'un paquebot pour aller rejoindre sa mère, qui vivait depuis quatre ou cinq ans en Angleterre. Tout seul, comme un grand, hormis la présence d'une tante qui le chaperonnait d'un œil distrait depuis le pont de 1<sup>re</sup> classe d'où elle faisait le voyage.

Une longue traversée qui prend d'abord la forme d'un espace de liberté entre l'Asie et l'Europe. Vingt et un jours à bord du «*premier et unique navire de sa vie*». Trois semaines pour rompre les amarres avec l'île et avec son enfance. Une trajectoire dont l'écrivain se sert comme d'un fil d'or pour lier entre eux des souvenirs plus tardifs de sa vie adulte, qui convergent tous vers cet épisode clé de son existence. Un retour aux sources: «*Nous avons tous dans le cœur un vieux nœud que nous souhaitons desserrer et défaire.*»

## Roman semi-autobiographique

C'est le chemin qu'emprunte à rebours, lui aussi, l'écrivain canadien Michael Ondaatje (*Le patient anglais*, Booker Prize en 1992) avec *La table des autres*, un roman dans lequel il semble puiser, au moins pour l'essentiel, aux sources de sa propre mémoire: au même âge, en 1954, il a accompli un voyage identique.

Une fois encore, Ondaatje scrute le grand écart culturel et l'exil. Des thèmes qui nourrissent *Le fantôme d'Anil* et *La peau du lion* — et qui se retrouvent dans une moindre mesure partout dans son œuvre. Avec son écriture impressionniste, il nous fabrique par petites touches le récit d'un monde perdu.

La «*table des autres*», c'est la table la moins considérée du restaurant, située à l'extrême opposé de celle du commandant de l'*Oronsay*, à l'autre bout de la salle — le titre anglais, *The Cat's Table*, paraît plus éloquent. Neuf personnes dépareillées assignées à la «*table du chat*»: enfants, démantelateur de bateau, pianiste de bar, orpheline adolescente, tailleur ou discrète célibataire au cœur brisé.

## Une rupture entre deux mondes

Mais la table réunit surtout trois gamins du même âge,



qui forment très vite une petite bande qui se donne ses propres règles. Dont celle de faire chaque jour au moins une chose interdite. De leur point d'observation, les adultes sont des êtres mystérieux (et si *vieux*!) animés de passions incompréhensibles aux yeux d'un gamin de onze ans.

Quel était l'avenir de ces gens-là? Quel avait été leur passé? Chacun d'eux, croyaient les enfants, devait avoir une raison unique et intéressante d'accomplir ce long voyage. Le navire devient leur terrain de jeu, et chaque jour qui passe leur apporte une nouvelle enquête.

Mais derrière l'anecdotique et les aventures — et le spectacle des drames adultes incompris —, *La table des autres* prend surtout la mesure, dans le regard rétrospectif que pose le narrateur, d'une fracture intérieure négligée. Un rite de passage? Oui et non. Plutôt une longue rupture entre deux mondes: «*La vérité, cependant, c'est que nulle grandeur n'a été ajoutée à ma vie, mais qu'il en a été au contraire retranché.*»

Un monde à jamais perdu, dont le cœur battait au rythme du chant des insectes, du bruit de la pluie fouettant les arbres et de toute une myriade d'odeurs presque palpables au petit matin. Peut-être pas le meilleur roman de Michael Ondaatje, mais une exploration semi-autobiographique subtile du passage obligé hors de l'enfance.

**LA TABLE DES AUTRES**  
Michael Ondaatje  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Michel Lederer  
Boréal  
Montréal, 2012, 264 pages

Collaborateur  
Le Devoir



DANIELLE LAURIN

Les tourments de l'adolescence. L'amour à sens unique, le sexe à tous les vents. Les fantasmes, les obsessions à répétition. La cruauté crasse. Tout est là, pimenté d'humour noir, porté par une inventivité débordante. Pas de doute, nous sommes bien chez Simon Boulerice.

Après *Les Jérémies*, il y a deux ans, puis *Martine à la plage*, adapté de sa pièce du même nom (pièce d'ailleurs reprise, ces jours-ci, au Théâtre Denise-Pelletier), ce jeune trentenaire multidisciplinaire et prolifique signe un troisième roman surprenant. Tout à fait dans la veine des deux premiers, dans le même sillon, le même univers, certes. Mais avec quelque chose en plus. Quelque chose de plus affiné, resserré, maîtrisé.

La scène d'ouverture du livre est explosive. Un accident. Un accident d'auto. Dans l'auto: une ado, son père. Il conduit. Elle s'applique du vernis rouge sur les ongles d'orteil, les pieds sur le tableau de bord. Ils se chamaillent gentiment, ils rigolent, complices. Et bang.

Le père n'en sortira pas indemne. La fille aura les pieds broyés. Ces pieds-là, qui étaient trop grands déjà, vont prendre des proportions inattendues. Pas du tout sexy, comme look. Difficile de séduire dans ces conditions. Surtout si en plus, on a un physique plutôt quelconque, pour ne pas dire ingrat.

C'est la jeune fille qui raconte. Elle a 16 ans, bientôt 17. Elle n'a plus de père, ce père qu'elle aimait tant, qui l'aimait tant, que faire? «*Mon père est mort, alors ma vie ne pourra être qu'un gâchis.*»

Elle a une mère froide, absente, marâtre à ses heures. Et une sœur, Anastasie, plus jeune, naïve, docile, qu'elle prend plaisir à dominer, qu'elle utilise comme déversoir de sa peine, de sa colère, de son mal-être. Sa sœur: son souffre-douleur.

Elle a une amie. Une fausse amie. Carolanne. Qu'elle trouve chiant comme tout. Qu'elle jalouse. Qu'elle rêve



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Simon Boulerice présente son 3<sup>e</sup> roman, alors que l'adaptation de son second livre, *Martine à la plage*, est présentée ces jours-ci au Théâtre Denise-Pelletier.

d'étrangler, de mordre, de griffer. Normal: c'est la plus belle fille de l'école.

Elle un voisin beau comme un dieu. Un sportif au corps parfait. Un gars de son âge. Sur lequel elle fantasme jour et nuit. Mais qui ne daigne pas la regarder, qui n'a d'yeux que pour la belle Carolanne.

Elle va se venger, à sa façon. Ce sera complètement tordu. Et jouissif. Dans tous les sens du terme. Bye-bye virginité, bonjour lubricité. Mais attention, danger, le VIH rôde.

Entre-temps, il y a le bal des

dans la parodie. Dans la dérision. Mais aussi dans le désespoir sans nom d'une jeune fille qui lutte pour trouver sa place dans une société du paraître, du superficiel, de la beauté plastique. Une jeune fille mal aimée, qui, pour se sentir vivante, ne trouve pas d'autre porte de sortie que la cruauté. Et le sexe débridé. Nous sommes dans le tragique, en fait.

Tout cela est fort bon. Ça grince, ça pince, ça chatouille, ça pétille. C'est rythmé, plein de rebondissements. Jusqu'à la fin.

Nous sommes ici dans le désespoir sans nom d'une jeune fille qui lutte pour trouver sa place dans une société du paraître, du superficiel, de la beauté plastique

finissants. Et personne pour accompagner notre héroïne aux grands pieds. À moins qu'elle se présente avec une fille au bras?

Tout pour se faire remarquer. Et retrouver sa dignité. Malgré un torticolis persistant. «*Je suis unique. Qui d'autre que moi pour me présenter en robe verte de princesse vintage avec un sac magique mauve autour du cou pour son bal de fin de secondaire? Personne. Que moi.*»

Ce n'est pas tout. Ajoutez à cela des chaussures en fourrure d'écurie, qui mettent bien en évidence les grands pieds de la demoiselle, et vous aurez le portrait d'ensemble. Pathétique.

Bien sûr, nous sommes

Étonnante, la fin. Inattendue.

On pourrait se contenter de lire ce roman à la lettre. Et ce serait déjà beaucoup. Mais on se priverait de tout le sous-texte. C'est-à-dire, les clins d'œil judicieux, savoureux, constants, pas toujours évidents, plus clairs vers la fin... au conte de Cendrillon.

À rebours, pourtant, on se dit que le titre du roman, à lui seul, est un indice: Javotte. Drôle de prénom, n'est-ce pas? Ça ne vous dit rien? C'est

la méchante demi-sœur de Cendrillon dans le conte de Perrault. Et la sœur de Javotte s'appelle bel et bien Anastasie.

On pourrait relever toutes les références plus ou moins évidentes. Concernant la mère marâtre. Ou encore les souliers de vair. Le bal. Ainsi de suite. Brillant, vraiment.

Le plus fascinant dans tout cela, c'est que le roman de Simon Boulerice finit là où le conte de fées de notre enfance commence. C'est une sorte de pré-Cendrillon. Qui met en lumière le passé des protagonis-

nistes, du moins des deux sœurs acariâtres, laides, et de leur mère froide, hypocrite, profiteuse. Cela éclaire le comportement qu'elles vont adopter, leur méchanceté, leur cruauté à venir, à l'égard de celle qui deviendra leur esclave domestique.

On serait bien curieux, maintenant, de lire la suite de Javotte. C'est-à-dire la version moderne, tordue, incisive, crue, pour adultes avertis, de Cendrillon. Signée Simon Boulerice.

**JAVOTTE**  
Simon Boulerice  
Leméac

Montréal, 2012, 184 pages

## PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 3 au 9 septembre 2012

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)
------	----------------	-------------------------------------

Romans québécois		
1	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Senécal/Alire 1/3
2	Je me souviens	Martin Michaud/Goélette -/1
3	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Éveline et Sarah	Micheline Dalpé/Goélette 4/4
4	Révélation brutale	Louise Penny/Flammarion Qc 3/4
5	Mémoires d'un quartier • Tome 12 Adrien, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/3
6	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle 5/13
7	Un homme sans allégeance	Jean-Pierre Charland/Hurtubise -/1
8	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers	Patrick Senécal/Alire 7/3
9	Volte-face et malaises	Rafaele Germain/Libre Expression 6/25
10	Souvenirs de la banlieue • Tome 2 Michel	Rosette Laberge/Éditeurs réunis -/1

Romans étrangers		
1	Les sœurs Andreas	Eleanor Brown/Marabout 1/5
2	7 ans après...	Guillaume Musso/XO 3/22
3	Les partenaïres	John Grisham/Robert Laffont 4/9
4	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel 5/6
5	La sirène	Camille Läckberg/Actes Sud 2/4
6	Les frères Sisters	Patrick DeWitt/Alto -/1
7	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès -/1
8	L'été de la deuxième chance	Elin Hilderbrand/Lattès 6/11
9	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel -/1
10	L'embellie	Audur Ava Olafsdottir/Zulma -/1

Essais québécois		
1	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau   Jacques Parizeau/Fides 1/3
2	Le mal du pays. Chroniques 2007-2012	Lise Payette/Lux 6/5
3	Le gouvernement invisible	Dominic Champagne/Tête première -/1
4	La juste part	David Robichaud   Patrick Turmel/Atelier 10 3/10
5	Les clés de la Maison-Blanche. Sexe, fric et vote	Richard Héту   Alexandre Sirois/La Presse -/1
6	Notre indépendance. 28 Québécois s'expriment	Collectif/Alain Stanké 2/4
7	La cohabitation des générations	Josée Garceau/La Presse -/1
8	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Albin Stanké 4/10
9	De colère et d'espoir	Françoise Davia/Écosociété -/1
10	Le souffle de la jeunesse	Collectif/Écosociété -/1

Essais étrangers		
1	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 2/2
2	La question du séparatisme. Le combat du Québec pour la souveraineté	Jane Jacobs/VLB 4/2
3	Les Strauss-Kahn	Raphaëlle Bacqué   Ariane Chemin/Albin Michel 8/5
4	Pourquoi les crises reviennent toujours	Paul R. Krugman/Seuil 6/3
5	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF 3/4
6	La pensée de Dieu	Igor Bogdanov   Grichka Bogdanov/Grasset 5/5
7	Le prix à payer. Comment le coût de chaque chose influe sur nos vies	Eduardo Porter/Transcontinental 1/2
8	Indignés D'Athènes à Wall Street, échos d'une insurrection des consciences	Contretemps/Zones -/1
9	Comment sortir de la religion	Abdenour Bidar/Émancipateurs de penser en rond -/1
10	Le combat continue. Résister à la mafia et à la corruption	Roberto Saviano/Robert Laffont -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Présentement en librairie

FRANCISCA GAGNON

LES CHERCHEURS D'AUBE

nouvelles

FRANCISCA GAGNON

Les chercheurs d'aube

nouvelles

Une jeune auteure talentueuse à découvrir

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.  
Courriel: general@dimedia.qc.ca  
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

Évesque éditeur

QUÉBECOR

présente le 28<sup>e</sup>

# Festival International de la Poésie

...SOUS LES MOTS  
IL DÉPLACE TOUTES CHOSSES

Hector de Saint-Denis Garneau

DU 28 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE 2012

TROIS-RIVIÈRES

## Repas-poésie

(Réservations recommandées)

- Au Four à bois** Dîner-poésie : 12 h – 29 sept. et 1<sup>er</sup> au 6 oct.  
Souper-poésie : 18 h 30 – 1<sup>er</sup> au 4 oct.  
Souper-poésie : 17 h 30 et 20 h – 29 sept., 5 et 6 oct.
- Bistro l'Ancêtre** Souper-poésie : 18 h – 2 et 3 oct.
- Café Bar Zénob** Pique-nique-poésie : 12 h – 29 sept. au 7 oct.
- Café Le Bucafin** Dîner-poésie : 12 h – 1<sup>er</sup> au 5 oct.
- Il Circo Pâtes et Passion** Souper-poésie : 18 h – 3 au 6 oct.
- Le Lupin** Dîner-poésie : 12 h – 2 au 5 oct.  
Souper-poésie : 18 h 30 – 29, 30 sept. et 2 au 7 oct.
- Le Manoir** Dîner-poésie : 12 h – 29 et 30 sept., 5, 6 et 7 oct.  
Souper-poésie : 18 h – 30 sept., 3, 4, 5 et 7 oct.
- Olive & Papaye** Dîner-poésie : 12 h – 1<sup>er</sup> au 5 oct.
- Le Rouge vin** Souper-poésie : 18 h 30 – 30 sept., 1<sup>er</sup>, 3, 4 et 7 oct.
- Le Sacristain** Tartines et poésie : 9 h – 1<sup>er</sup> au 5 oct.  
Brunch-poésie : 10 h – 30 sept. et 6 oct.  
Souper-poésie : 18 h – 1<sup>er</sup> et 4 oct.  
Tapas et poésie : 18 h – 5 oct.
- Le St-Gemain Bistro** Souper-poésie : 18 h – 29 sept. au 7 oct.
- Le Troquet (Hôtel Delta)** Souper-poésie : 18 h 30 – 29 sept., 5 et 7 oct.
- Maison de la culture** Dîner-poésie : 12 h – 29 sept. au 6 oct.

## Ateliers d'écriture

- Café Morgane** Rendez-vous avec un poète!  
15 h – 29 et 30 sept. et 4 au 7 oct.  
19 h 30 – 29 et 30 sept. et 3 au 7 oct.  
Réservations 24 h à l'avance / 819 448-4463
- Le Sacristain** Atelier-bistro  
15 h – 2, 3 et 4 oct.
- Musée des Ursulines** Poésie ludique  
13 h 30 – 29 et 30 sept. et 3 au 7 oct.
- Maison de la culture** Atelier d'écriture-poésie  
15 h 30 – 29 et 30 sept. et 2 au 7 oct.

## Moments gourmands

- Café Morgane – Librairie Clément Morin** Muffins et poésie : 11 h – 30 sept. et 7 oct.  
Signature poète : 12 h – 30 sept. et 7 oct.
- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Mignardises et poésie : 16 h – 6 et 7 oct.
- Nys Pâtisseries** Pause-poésie : 10 h – 4 et 5 oct.  
Goûter-poésie : 16 h – 29 sept., 2 au 5 oct.

## Apéros-poésie

- Hôtel Delta – Bar l'Hexagone** Apéro-poésie : 17 h – 4 et 5 oct.
- Café Bar Zénob** Apéro-poésie : 17 h – 29 sept. au 7 oct.
- Maison de la culture** Apéro-poésie : 17 h – 29 sept. au 5 oct.
- L'Embuscade Café Galerie** Scotch et poésie : 15 h – 29 et 30 sept. et 2 au 7 oct.

## Douces lectures

- Café Bar Zénob** 19 h – 29 et 30 sept.  
20 h 30 et 23 h – 28 sept. au 7 oct.
- Café Morgane – Librairie Clément Morin** 15 h – 29 sept. au 6 oct.  
19 h 30 – 29 sept. au 5 oct.
- Église Saint-James** 17 h – 29 sept. et 6 oct.  
Poèmes en langue anglaise : 15 h 30 – 5 oct.

## Saint-Denys Garneau

- La poésie de Valérie et Saint-Denys avec l'OSTR** Salle J.-A. Thompson  
Samedi 29 sept. à 20 h
- Hommage jazz et poésie D. Lessard et W. McQuade** Salle Anaïs-Allard-Rousseau/Maison de la culture  
Vendredi 5 oct. à 20 h
- Sur les pas de Saint-Denys** Salle Louis-Philippe-Poisson/Maison de la culture  
Samedi 6 oct. à 10 h
- Ciné-poésie** Ciné-Campus/Séminaire Saint-Joseph  
Mardi 2 oct. à 19 h 30

## Poètes invités

Prix de poésie 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Prix de poésie	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2012 Prix Estuaire-Bistro Leméac - 2012										
1 DE BELLEFEUILLE, Normand	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Piché de poésie UQTR-2012										
2 GEOFFROY, Marco	*									*
Finaliste - Prix Piché de poésie UQTR-2012										
3 MARCOTTE, Josée	*									
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie-2012										
4 QUINN, Judy		*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Jean-Lafrenière/Zénob-2012										
5 GUERRETTE, François	*	*	*							
Prix Int.de Poésie Antonio Viccaro-2012										
6 COULMIN, Françoise (France)				*	*	*	*	*	*	*
Prix Gatien-Lapointe-Jaime-Sabines-2012										
7 DAOUST, Jean-Paul	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Gouverneur Général du Canada-2011										
8 DUPRÉ, Louise	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
Prix Radio-Canada 2012										
9 À venir							*	*		
Prix Alain-Grandbois-2011										
10 DAVID, Carole							*	*		
Prix ANEL-AQPF de poésie-2011										
11 GUILLOTON, Noëlle	*	*	*							
Bourse Hector-de-Saint-Denis-Garneau-2011										
12 NICOLAS, Sylvie	*									
Prix Athanase-David 2011										
13 DES ROSIERS, Joël (Haïti/Québec)							*	*	*	*
Prix Littéraire Le Droit-poésie 2011										
14 CÔTÉ, Michel		*	*	*						
Prix Littéraire Le Droit-poésie 2012										
15 LACELLE, Andrée (Ontario)				*	*	*				
Prix Trillium de poésie 2012										
16 LAMONTAGNE, Sonia (Ontario)		*	*	*						

Poètes québécois 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes québécois	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
17 BEAULIEU, Germaine				*	*	*				
18 BERNIER, Mélina				*	*	*	*	*	*	*
19 BESSETTE, Carl				*	*	*				
20 BIENVENUE, Yvan	*	*	*	*						
21 BLANCHET, Michèle	*	*	*	*						
22 BOUCHER, France				*	*	*				
23 BOULERICE, Simon				*	*	*				
24 CAMPEAU, Sylvain				*	*	*				
25 CHAMBERLAND, Paul				*	*	*				
26 COMTOIS, Marie-Ève	*	*	*							
27 COULOMBE, Jean	*	*	*							
28 D'ALFONSO, Antonio	*	*	*							
29 D'AMOUR, Stéphane	*	*	*							
30 DORION, Hélène				*	*	*				
31 DOYON, Paule				*	*	*				
32 DUMAIS, Isabelle	*	*	*							
33 DUPUIS, Jean-Philippe				*	*	*				
34 ELICIERY, Rose	*	*	*							
35 FORGET, Danielle				*	*	*				
36 GAUDET-LABINE, Isabelle				*	*	*				
37 GAUDREAU, Jean-Pierre				*	*	*				
38 GAY, Michel				*	*	*				
39 GIROUX, Robert				*	*	*				
40 KLANG, Gary				*	*	*				
41 MALENFANT, Paul Chanel				*	*	*				
42 MARTEL, Émile	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
43 MC MURRAY, Line	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
44 PALMIERI, Christine	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
45 PICA	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
46 PLEAU, Michel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*

Poètes québécois 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes québécois	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
47 RÉGIMBALD, Diane	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
48 ROBERGE, Émile	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
49 RUIZ, Hector							*	*	*	*
50 SIMARD, Emmanuel	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
51 TRUDEL, Alexandre							*	*	*	*

Poètes canadiens 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

Poètes canadiens	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
52 BRAND, Dionne (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
53 CHAMPEAU, Nicole V. (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
54 CLAER, José (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
55 COMEAU, Fredric Gary (N-Brunswick/Québec)				*	*	*	*	*	*	*
56 CONNELLY, Karen (Ontario)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
57 COOK, Margaret Michèle (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
58 DALLAIRE, Michel (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
59 DUMONT, Marilyn (Alberta)				*	*	*	*	*	*	*
60 HALL, Phil (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
61 LANGLOIS, Dominic (N-Brunswick)				*	*	*	*	*	*	*
62 LEBLANC, Raymond Guy (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
63 ROBICHAUD, Gabriel (N-Brunswick)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
64 THÉRIEN, Michel (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*
65 TSIANG, Sarah Yi-Mei (Ontario)				*	*	*	*	*	*	*

Poètes internationaux 28 29 30 1 2 3 4 5 6 7

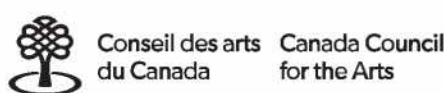
Poètes internationaux	28	29	30	1	2	3	4	5	6	7
66 ALVARADO, Javier (Panama)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
67 BRACONIECKI, Kazimierz (Pologne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
68 CASTERA, Georges (Haïti)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
69 CHEGENI, Jaleh (Iran/France)				*	*	*	*	*	*	*
70 CLANCIER, Sylvestre (France)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
71 DANTINNE, Alain (Wallonie-Belgique)				*	*	*	*	*	*	*
72 DE AGUINAGA, Luis Vicente (Mexique)				*	*	*	*	*	*	*
73 FONSECA, Aleilton (Brésil)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
74 GOMEZ, Giovanni (Colombie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
75 GUEVARA G., Otoniel (San Salvador)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
76 KALDMAA, Kätlin (Estonie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
77 KATUNARIC, Drazen (Croatie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
78 LINDNER, Erik (Pays-Bas)				*	*	*	*	*	*	*
79 MAGNÈS, Claire-Anne (Wallonie-Belgique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
80 MENDIOLA, Victor (Mexique)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
81 OR, Amir (Israël)				*	*	*	*	*	*	*
82 PALSSON, Sigurdur (Islande)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
83 PAREDES, Rigoberto (Honduras)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
84 POBLÈTE, Pablo (France/Chili)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
85 POPESCU, Simona (Roumanie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
86 REDONDO, Victor (Argentine)				*	*	*	*	*	*	*
87 RUHAUD, Étienne (France)				*	*	*	*	*	*	*
88 TORNER, Carles (Catalogne/Espagne)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
89 WATSON, John (Australie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*
90 ZAKHAROV, Vladimir (Russie)	*	*	*	*	*	*	*	*	*	*



Procurez-vous notre programmation complète  
chez tous les hôtes du Festival ou au [www.fiptr.com](http://www.fiptr.com).  
Info-Festival : 819 379-9813

## GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE Samedi 6 octobre 20 h

25 poètes sur scène à la Maison de la culture. Prix 15 \$ taxes incluses. Réservations billetterie de la salle J.-A.-Thompson : 819 380-9797 ou [billetterie@v3r.net](mailto:billetterie@v3r.net) ou 1 866 416-9797 (sans frais).



## LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

## Scènes de la vie conjugale

LISE GAUVIN

Le titre, déjà, est une énigme. D'emblée, le lecteur soupçonne qu'il cache un piège. Ou, à tout le moins, une intention ironique. Ce lecteur, qui a l'habitude de fréquenter les romans, sait qu'on ne fait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments. Gide a résumé par cette formule ce que chacun avait compris d'instinct. Dans le titre de Ben Jelloun, *Le bonheur conjugal*, on perçoit une question plus qu'une promesse.

Le livre raconte l'histoire d'un peintre célèbre, devenu paraplégique à la suite d'un AVC, qui profite de son immobilisme forcé pour revoir les grandes étapes de sa vie de couple. Une vie sans relief, abstraction faite des disputes et des incompréhensions qui, au fil des années, n'ont cessé de s'accumuler entre les conjoints.

Quelles en sont les causes? À plusieurs reprises, il est question des différences de classe et de culture qui séparent les époux, bien qu'ils soient tous deux d'origine marocaine. Mais la différence fondamentale, soulignée par les épigraphes au début de chaque chapitre, est celle qui oppose les sexes en une sorte de conflit permanent et irrémédiable. D'où ces scènes de la vie conjugale placées sous l'ombre tutélaire de Bergman et de Buñuel. Le mari, comme

celui de Bergman, pourrait résumer son parcours dans cette phrase: «*J'ai en moi des capacités d'amour, mais c'est comme si elles étaient enfouies dans une pièce close.*»

Entre l'autojustification et le réquisitoire, la première partie du roman dresse un portrait en négatif de celle qui partage la vie du peintre, sorte de mégère accomplie poussant l'odieuse jusqu'à rendre leur divorce impossible. Quelques rares moments de complicité traversent pourtant le récit,

**Pas plus que les bons sentiments, les mauvais ne font pas nécessairement de la bonne littérature**

aussitôt neutralisés par de nouvelles mésententes. Le peintre, qui jamais ne remet en question ses propres aventures sentimentales et fait preuve d'une mauvaise foi exemplaire, se déclare «*séquestré*» dans une relation sans issue.

Le point de vue, on l'aura compris, est exclusivement celui du mâle incompris, un artiste victime de l'éternel féminin, amoureux des femmes qui passent, mais menacé dans sa propre vie par la présence envahissante de son épouse.

La charge risquerait de devenir monotone si elle n'était contrebalancée, dans le dernier

tiers du livre, par le témoignage de la femme qui prend la parole et donne sa version des faits. Elle a découvert le manuscrit l'incriminant, rédigé par l'ami écrivain auquel le peintre s'est confié, et elle entreprend de se disculper. La lecture du texte lui donne une énergie qu'elle ne soupçonnait pas. Elle décrit alors celui qu'elle juge mesquin, égoïste et hypocrite et médite une vengeance aussi cruelle qu'inattendue.

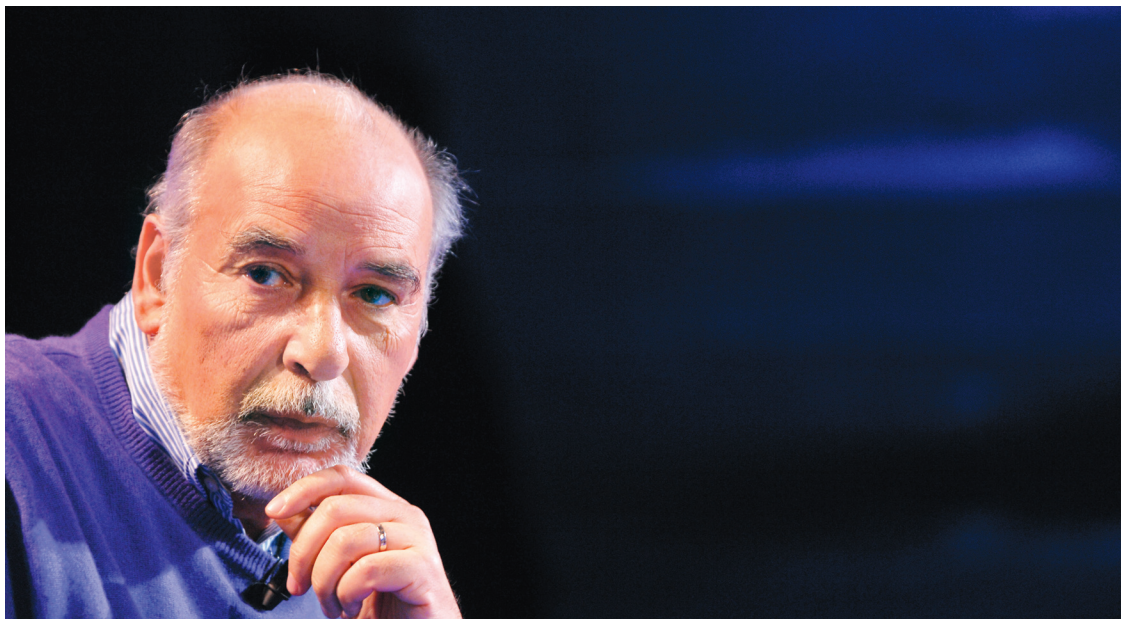
Pas plus que les bons sentiments, les mauvais ne font pas nécessairement de la bonne littérature. Ben Jelloun, dont l'astuce a consisté à présenter deux points de vue opposés de la même situation, aurait pu mieux rééquilibrer le roman de façon à donner au témoignage de la femme une importance équivalente à celui de l'homme. Il aurait alors appartenu au lecteur de déterminer l'issue du procès intenté par l'un et l'autre des conjoints.

*Le bonheur conjugal* auquel renvoie le roman est tout au plus un bonheur d'occasion, fugitif et illusoire, contrarié par des malentendus sans fin.

Collaboratrice  
Le Devoir

**LE BONHEUR CONJUGAL**

Tahar Ben Jelloun  
Gallimard  
Paris, 2012, 329 pages



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE

Tahar Ben Jelloun aurait pu mieux rééquilibrer son roman de façon à donner au témoignage de la femme une importance équivalente à celui de l'homme.

## Errances indiennes

Les mots et le voyage ont toujours été au cœur de l'univers de Myriam Bouchard. *First Class*, son premier roman, vient conjuguer et célébrer ces deux passions.

SUZANNE GIGUÈRE

L'Inde. Démesurée, excessive, parfois traumatisante, toujours fascinante et magique. Dans *First Class*, Mariel part dans ce pays taillé aux dimensions d'un continent, la tête imprégnée de légendes et de contes hindous. Elle rêve de rencontrer le gourou qui l'aidera à affronter ses quatre vérités et lui enseignera le détachement. Elle parcourt toute la côte est jusqu'à Madras.

Étourdie par le va-et-vient frénétique des foules, le foisonnement des mythes et des dieux, l'omniprésence à chaque instant de la religion et de la spiritualité, elle essaie en vain de réaliser ce qu'elle est en train de vivre. «*Un seul mot arrivait à franchir le seuil de mon entendement: trop.*»

Là plus qu'ailleurs, et de manière plus spectaculaire, la misère l'interpelle: «*Étrangement celui qui avait honte n'était pas le fou qui allait nu en hurlant comme un diable, ni l'amputé en lambeaux qui avait recours à une perche pour avancer, ni le lépreux qui faisait rôtir ses "chapatis" (pain traditionnel indien) sur un feu à même le trottoir: c'était le riche qui se voyait obligé d'être conduit à travers ce véritable paradis de l'indigence et de la maladie.*»

Après une suite pleine d'imprévu, faite d'attente fébrile, d'exultation et d'identité qui vacille, ses pérégrinations la mènent jusqu'à la source du sacré, l'île d'Omkareswar. Mariel s'installe dans l'ashram, devient la *cheli* (disciple au féminin) de Guruji, maître spirituel septuagénaire qui lui enseigne le yoga, l'hindi, les mantras, la philosophie hindoue et le sanskrit. Une complicité profonde lie les deux êtres.

Ils font le pèlerinage de Kumbh Mela, le plus grand rassemblement religieux du monde. Puis l'histoire bascule. Un *sâdhu* d'origine italienne jalouse l'attachement du maître pour Mariel. L'aventure se poursuit à trois, devient lieu de désenchantement, de perte et de résurrection pour la narratrice. Ce rendez-vous avec la terre indienne et avec elle-même a développé en elle le goût de l'écriture. *First Class* devient le récit que nous avons entre les mains.

Dans ce récit vivant, documenté, l'Inde est saisie dans la fraîcheur de l'instant par la plume de l'écrivaine-voyageuse. Elle peint littéralement de petits tableaux indiens, ici un arc-en-ciel aux couleurs de saris chatoyants, là ces décors parfois suspendus au bord de l'irréel.

Dans un style oscillant entre légèreté et gravité, *First Class* s'inspire d'aventures vé-

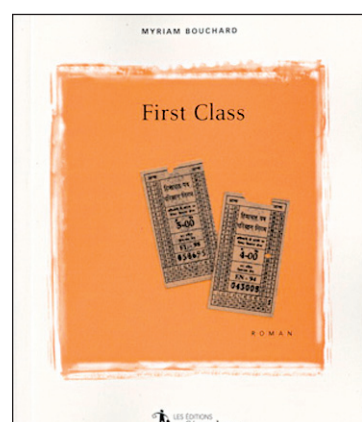
cueuses où l'auteure prend plaisir à entremêler réalité et fiction, le désordre flamboyant de l'Inde, sa multitude — religieuse, culturelle, historique — au paradoxe des Occidentaux qui partent en Inde dans le but de combler un besoin spirituel alors que la spiritualité plurimillénaire de ce pays échappe à tous leurs critères d'analyse. Tout en portant sur l'Inde un regard amoureux, l'auteure tord le cou à de nombreux clichés sur les gourous et les ashrams.

Que nous apprennent sur nous-mêmes ces expériences de voyage qui transforment en profondeur notre vision du monde? C'est au final la question que *First Class* soulève.

Collaboratrice  
Le Devoir

**FIRST CLASS**

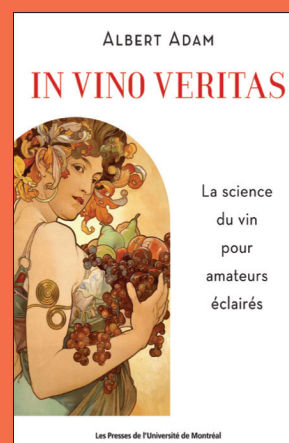
Myriam Bouchard  
Éditions Sémaphore  
Montréal, 2012, 154 pages



Les secrets d'un métier,  
le feu sacré d'une profession

**À paraître dans la collection:**  
Lettres à un jeune chef  
Lettres à un jeune journaliste  
Lettres à un jeune policier

éditionsvlb.com  
**vlb éditeur**  
Une société de Québecor Média



**Albert Adam**

In vino veritas. La science du vin pour amateurs éclairés

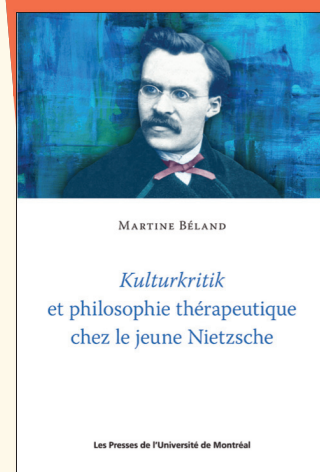
« On y apprend des choses fascinantes! »

— Catherine Perrin

**Martine Béland**

Kulturkritik et philosophie thérapeutique chez le jeune Nietzsche

La civilisation comme maladie



**Guyline Beaudry**

Profession bibliothécaire

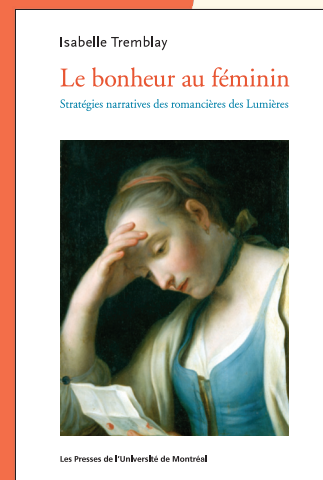
Accès pour tous à l'information et à la culture

**Karine Cellard**

Leçons de littérature. Un siècle de manuels scolaires au Québec

« Un excellent observatoire pour suivre l'évolution de la littérature nationale. »

— Voix et images



**Isabelle Tremblay**

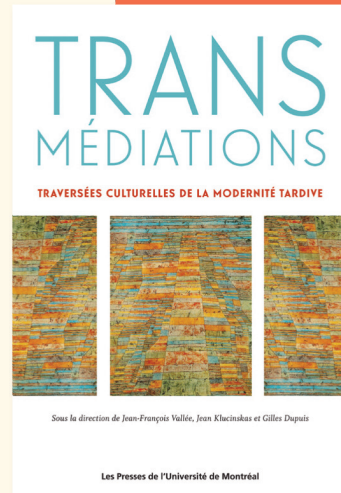
Le bonheur au féminin. Stratégies narratives des romancières des Lumières

D'une troublante actualité

**Jean-François Vallée, Jean Klucinkas et Gilles Dupuis (dir.)**

Transmédiations. Traversées culturelles de la modernité tardive

Notre ère bigarrée...



Livres aussi disponibles en version numérique  
[www.pum.umontreal.ca](http://www.pum.umontreal.ca)

Les Presses de l'Université de Montréal

## LITTÉRATURE

## Alice au pays des merveilles

LOUIS  
HAMELIN

En 1974, une nouvelle Dorothée donna à la culture étatsunienne un conte de fées mieux accordé aux temps troublés que traversait la nation : Patty la braqueuse et ses épouvantails. Sexe, cocktails Molotov et politique radicale. L'enlèvement de Patricia Hearst, fille d'un magnat de la presse, et son apparent retournement par une curieuse créature idéologique appelée Armée de libération symbionnaise, font partie de la légende des *wild seventies* au même titre que les communes, le Watergate et la baïgnoire de Jim Morrison. Un quart de siècle avant l'invention de l'information continue, la somptueuse propriété californienne des Hearst se retrouva assiégée par le premier de ces cirques de presse dont les campements hérissés d'antennes et de fils sont aujourd'hui la poutine habituelle des bébés de CNN. Patty Hearst (nom de combattante : Tania), c'était un coup de pied dans les couilles du rêve américain, la luge du Citoyen Kane qui, hors de contrôle, capote après une folle descente aux enfers artificiels. Tania semblait incarner cet axiome de Marcuse : « La prospérité d'une société donnée n'atténue en rien la nécessité de s'en libérer. »

Un quasi-inconnu au bataillon s'est donné pour tâche l'ambitieuse reconstitution romanesque de ce sulfureux conte révolutionnaire, moins pour essayer d'en éclairer le sens politique profond, peut-être, que pour tenter d'y saisir l'esprit même d'un siècle américain ayant fait de la célébrité la suprême valeur. Une célébrité dont on peut penser qu'elle échappait encore à Christopher Sorrentino lorsqu'il a décidé de plonger dans la saga

Patty Hearst, pour refaire surface au bout de dix ans. Né d'un père écrivain postmoderne (Gilbert), il était, avant *Trance* (la version originale parue en 2005), l'auteur d'un seul livre, jamais encore traduit et que sa rubrique Wikipédia décrit comme « rigoureusement formel ». Gageons qu'en embrassant une palpitante tranche d'histoire contemporaine, il a voulu, sans renoncer aux prestiges de la métafiction, viser un lectorat un peu plus large que les « 3000 vrais lecteurs de romans » décrits un jour par Philip Roth. De ce point de vue, au moins, l'opération semble parfaitement réussie.

D'emblée, Sorrentino nous plonge dans l'action. On est avec Tania dans une fourgonnette garée devant la boutique de sports où un de ses complices vient de se faire pincer en tentant de voler une cartouche... Tania, pour couvrir sa fuite, vide le chargeur d'une mitraillette sur la façade de l'établissement. C'est le début d'un enchaînement de péripéties qui, de planque en planque, de plan de visage pâle en plan de nègre — car cette étrange armée « symbionnaise », dont seul le commandant est afro-américain, s'est donné pour mission d'opérer une symbiose entre la lutte des noirs opprimés et celle des extrémistes blancs prônant la destruction du capitalisme —, va mener, au terme d'une cavale fortement médiatisée, à l'arrestation de Tania presque deux ans plus tard.

« La tête appuyée contre la vitre froide, elle regarda les maisons défiler dans la nuit. Chacune d'elles recelait un foisonnement de vie aussi complexe que dans une fleur, magnifique, étrange et plus fort que tout tant qu'il continuait. Son père lui avait enseigné que la vie des autres [...] était inimaginable, qu'il fallait de la patience, que c'était faire preuve d'une arrogance absolue que de tirer des conclusions à partir de la chair meurtrie qui enferme l'esprit. » Cette « arrogance absolue », c'est peut-être celle qu'il faut au romancier pour s'attaquer à un sujet aussi riche, où l'événement n'est que la projection visible d'un faisceau de



racines plongeant dans les couches profondes de l'histoire.

On a évoqué, pour tenter de cataloguer ce roman substantiel, Philip Roth et Don DeLillo, mais on n'y trouvera nulle part la brillante ironie du premier, ni l'aisance et la subtilité de l'auteur de *Mao II* devant les évidences baignées de clair-obscur qui sont propres au monde de la sécurité.

Sorrentino fait davantage penser à Mailer, jusque dans le foisonnement de l'écrit essayant d'imiter celui de la vie, au risque de confondre l'essentiel et le fatras et de produire, ici et là, des pages où l'auteur, poursuivant sur sa lancée, semble troquer le clavier contre une pelle mécanique. Le livre de Sorrentino n'est pas exempt, surtout après la cinq centième page, de cette sorte de remplissage qui fait soudain apparaître le détail fastidieux de trop. Quant à la maîtrise exercée par

l'auteur sur ses personnages, dont la plupart ont été puisés tels quels dans la version officielle (connue) de l'histoire — Patricia n'étant sans doute devenue Alice et les Hearst, des Galton que pour éviter d'éventuelles procédures légales —, elle est variable. On passe d'un Guy Mock, le journaliste sportif qui se voit déjà auteur DU LIVRE, et qui semble si humain, si pathétiquement sympathique qu'on en conclut rapidement avoir affaire à un personnage en grande partie inventé, à ces lamentables caricatures de rigidité dogmatique en plein égarement que sont les « cadres » de l'ALS sortis de l'ordinateur du romancier.

On peut aussi choisir de juger un tel livre en allant au fond de l'histoire, pour ne rien dire de ses doubles fonds... Le pourquoi même de l'enlèvement (l'espoir de réussir à troquer l'otage contre des membres de l'ALS accusés de meurtre) est ici évacué, mais ce n'est encore qu'un détail. Pendant près de deux ans, au fil de 27 000 (!) pistes suivies, le FBI d'Edgar Hoover, cette formidable machine à surveiller les individus bâtie par un paranoïaque fini, va courir, ou faire semblant de courir, après ce cauchemar de la bonne société : une fille de riche qui, enlevée, jetée dans un placard et sexuellement humiliée, retourne sa veste et prend les armes contre les autorités aux côtés de ses violeurs.

« Alors pourquoi tu n'es pas Norman Mailer ? », lance une fille de l'ALS à Guy Mock dans le roman. On ne posera pas la même question à Sorrentino, qui serait sans doute en désaccord avec le Mailer qui déclarait en 1976 : « [...] l'histoire de la gauche pendant les années 60 [...] a été aux deux tiers fabriquée par la police secrète d'Amérique. C'est vertigineux. » En effet. Il se pourrait que cette bizarre Armée de libération symbionnaise ait été un épouvantail bien commode pour le FBI et compagnie. Et si la version officielle de l'affaire « Patty Hearst contre l'État » était vraiment un conte de fées ?

## TRANSES

Christopher Sorrentino  
Traduit de l'anglais par Clément Baude  
Éditions Sonatine  
Paris, 2012, 500 pages

## À la découverte du réel

Patrick Deville raconte l'épopée du bouillant savant Yersin, qui donna son nom à *Yersinia pestis*, ainsi qu'à quelques lycées, places et instituts de microbiologie de par le monde.

GUYLAINE MASSOUTRE

Il est rare qu'un écrivain s'identifie, par le ton de son récit, à un personnage. Or, Patrick Deville, dans *Peste & Choléra*, réussit ce pari : écrire sobrement, sans aucune émotion, une vie tissée de faits et d'actes, celle du savant et explorateur français Yersin, né Suisse, qui devait révolutionner la géographie humaine en Asie du Sud-Est.

L'écrivain fait ainsi sien une conception de la littérature : raconter une histoire vraie sans commentaire, romanesque parce qu'hé-

roïque et lointaine, faite de la simplicité et de la droiture d'un personnage détaché, qui voulut le mieux pour tous les humains. Fin du je narratif, bonjour, le XX<sup>e</sup> siècle, couvrant la moitié du globe et d'une vie.

Le rythme est plus trépidant que dans les précédents livres de Deville, qui publia aux éditions de Minuit, réputées sobres. Dans *Peste & Choléra*, on va très vite, à coups de phrases pas toujours finies. Étranglées, hachées, elles sont rapides comme Yersin.

L'histoire est toute vraie. À traits énergiques et secs, on y brosse le parcours sans répit,

fracassant d'audaces et d'inventions, d'un jeune « pasteurien », le savant Yersin, qui traça une voie médicale farmineuse, en isolant et en cultivant les bacilles de la peste, puis du choléra. En même temps, il ouvrait des routes, dans la forêt vierge cochinchinoise. Il fut massacré au passage, mais il se soigna et survécut. Et il fonda une ville magnifique.

## L'homme d'un empire

*Peste & Choléra* raconte la geste, documentée et alerte, d'un découvreur de mondes réels. Cette guerre à la conta-

mination bactériologique, sur fond de colonisation, précède la peste brune, qui endeuillera les nations plus qu'une épidémie. Lui, Yersin, mourut tranquille, électrocuté accidentellement en 1943. On l'encensa.

Né en Suisse, c'est un sauveur, élevé par une veuve austère, destinataire d'une abondante correspondance. « La pensée de Yersin est pragmatique, expérimentale, il a besoin de toucher, de manipuler, de construire des cerfs-volants. » Bilingue allemand-français, il choisit Paris et Pasteur, pour son savoir en biologie. « Sous ses allures de fumiste et de celui qui n'en fout pas une rame », il décroche un diplôme de médecin, fort de ses prompts découvertes. La suite prouvera combien on avait eu raison.

Peu sensible aux honneurs, à « l'Histoire et ses frichtis dégoutants », un rien blasé sauf de tout ce qui est « tambouille de bacilles », fléau et « microbie », comme on dit, en « individualiste », il fuit l'installation, mais en « altruiste », il trouve l'argent indispensable à ses buts. Lisez son aventure.

## Quelques hauts faits

« Comète » dans le monde scientifique, ce cartésien insatiable, observateur comme personne, s'est embarqué comme médecin de marine. Le cabotage ne lui plaît pas assez, il veut crapahuter dans la cordillère annamitique, marcher sans souliers, calculer sa position sur les astres, pérégriner entre Manille et Saïgon, tailler le bubon à Hong Kong, vacciner enfin à Canton et fonder des Instituts hors de France, là où s'étaient sans borne les misères de l'existence.

Ce célibataire frugal, fraternel sans préjugés mène les hommes au besoin. Il s'installera à Nha Trang, une des plus belles baies sur la mer de Chine, « une Cecilia anarchiste, ou un phalanstère fourériste dont il serait le patriarche », fière de son Institut Pasteur.

Deville raconte mieux que Yersin, avec le contexte. L'époque est à Rimbaud, qui pâtira de ne pas connaître la médecine ; le modèle de Yersin, c'est plutôt Livingstone, médecin, explorateur et pasteur. Baptisé D<sup>r</sup> Nam par les Nhatranais, Yersin soigne les malades sans salaire : « Je considère la



HERMANCE TRIAY

Patrick Deville a écrit à la première personne du singulier l'histoire du savant Yersin sans émotion et avec sobriété.

médecine comme un sacerdoce, ainsi que le pastorat. » Homme intègre, on l'imagine d'humeur ombrageuse, intrinsèque et lucide.

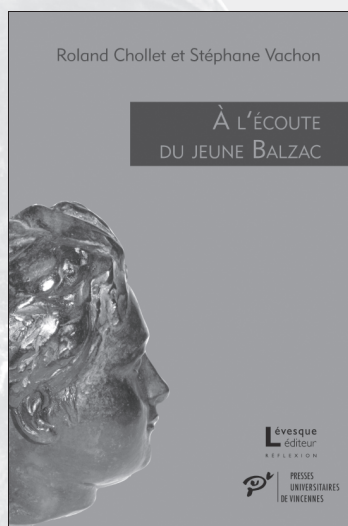
Deville l'a suivi à l'ex-Saïgon, à Dalat, à Nha Trang, partout où se trouve sa trace, ses bienfaits aux mouros, ses cultures de rats infectés par « des purées de microbes », les « petits bâtonnets trapus » sous son bistouri, ses griboilliers nerveux. *Yersinia pestis*. Ce « demiurge d'un rêve éveillé » étonne encore plus dans sa « petite planète en autarcie », marais assainis, fondateur d'une ville

prospère où il est le roi du caoutchouc.

Deville déterre donc l'homme fameux en Asie, l'explorateur au regard d'aigle, pensant d'un jet sans ratures. Cette palpitante investigation, très aboutie, commencée dans Kampuchéa, devrait lui attirer un prix. Quel que soit le sort qui attend ce livre étonnant, emparez-vous-en, et que les choses poursuivent leur cours.

PESTE & CHOLÉRA  
Patrick Deville  
Seuil  
Paris, 2012, 224 pages

## Présentement en librairie



ROLAND CHOLLET ET STÉPHANE VACHON

## À l'écoute du jeune Balzac

L'écho des premières œuvres publiées (1822-1829)

Roland Chollet et Stéphane Vachon, qui se sont associés pour la rédaction de cet ouvrage, ont en commun une longue carrière balzacienne. Ils ont pensé le moment venu de faire connaître ce que leurs recherches sur Balzac et son œuvre leur ont appris d'une période particulièrement mal connue de la jeunesse et de l'œuvre de l'écrivain.

DISTRIBUTION : DIMEDIA INC.  
Courriel : general@dimedia.qc.ca  
Site Internet : www.dimedia.qc.caL'évesque  
éditeurOlivieri  
librairie & bistro

## Lecture

LUNDI 17 SEPTEMBRE  
À 18HJocelyne Felx,  
Le Nord des heuresCélyne Fortin,  
Femme infrangibleCatrine Godin,  
Les chairs étrangesJean-Marc Lefebvre,  
Illuminer les cendreset quelques extraits de  
Silvia Castellero, HéloïseÉditions du  
NoroîtÀ la librairie Olivieri  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514-739-3639  
Bistro : 514-739-3303

## LIVRES

## Les animaux philosophiques de Baillargeon

LOUIS CORNELIER

La réputation de pédagogue de Normand Baillargeon n'est plus à faire. Maître de la vulgarisation philosophique, l'auteur du *Petit cours d'auto-défense intellectuelle* (Lux, 2005) a brillamment contribué, depuis une dizaine d'années, à rendre la philosophie populaire au Québec.

Dans *L'arche de Socrate. Petit bestiaire philosophique*, publié aux éditions belges Aden (négligentes quant aux coquilles), Baillargeon poursuit son entreprise de façon très originale. Il s'agit, cette fois, de présenter de grands problèmes philosophiques en réunissant « quelques-uns parmi les plus notables des animaux qui peuplent la pensée et l'imagination des philosophes ». La méthode est simple, efficace et amusante. Chaque chapitre s'ouvre sur une courte histoire, enchaînée avec la présentation du problème soulevé et de l'animal qui l'illustre et se conclut sur une brève discussion, le tout accompagné d'une courte biographie du penseur concerné.

Anne, par exemple, hésite entre aller au restaurant ou manger chez elle. Incapable de se décider, elle finit par mourir de faim. On retrouve, ici, le célèbre âne de Jean Buridan, qui meurt de faim parce qu'il n'arrive pas à choisir entre deux bottes de foin équidistantes. Baillargeon nous apprend, au passage, que cette fable provient en fait d'Aristote, mais qu'elle a probablement été attribuée à Buridan qui réfléchissait, au XIV<sup>e</sup> siècle, au concept de libre arbitre, un des problèmes les plus difficiles de la philosophie.

Avec la chauve-souris de Thomas Nagel, Baillargeon illustre la critique du réductionnisme, cette thèse qui consiste à « réduire le mental au physique ». Le fait qu'il soit impossible, pour un humain, de savoir ce que cela fait, de l'intérieur, d'être une chauve-souris montre que l'esprit n'est pas réductible à une description physicaliste. Vraiment passionnant.

Les lecteurs rencontreront aussi, dans cette « ménagerie », selon le beau néologisme de Jacques Prévert, le chat de Martha Nussbaum (concept de « capacités »), le cochon de John Stuart Mill (théorie morale de l'utilitarisme fondée sur le bonheur et non sur le plaisir), les dauphins de Thomas White, qui sont des « personnes », un cheval qui épelle des mots et plusieurs autres, dont l'écureuil de William James. Ce dernier illustre la théorie pragmatiste. Si un écureuil est sur un tronc d'arbre et qu'un homme, de l'autre côté



Depuis une dizaine d'années, le pédagogue Normand Baillargeon contribue à populariser la philosophie au Québec.

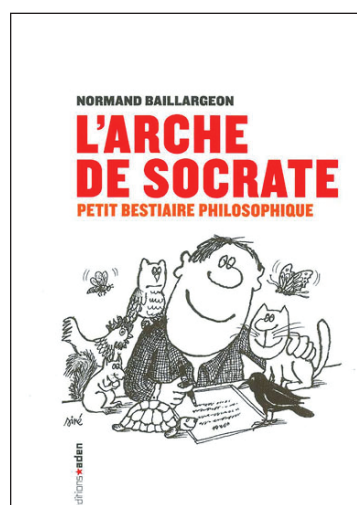
de l'arbre, cherche à le voir en tournant autour du tronc alors que la bête tourne aussi, peut-on conclure que l'homme tourne autour de l'animal? A la réflexion, cette question s'avère oiseuse, mais elle permet justement, par là, d'établir les bases du pragmatisme.

Il y a, dans cet ouvrage, trois sortes d'animaux: ceux qui servent à illustrer une thèse philosophique, ceux qui nous imposent de réfléchir au « statut ontologique » des animaux et aux rapports que l'humain doit entretenir avec eux (grands singes, dauphins) et ceux qui ont été invoqués par les scientifiques (le chat de Schrödinger, le papillon

de Lorenz), avant d'être récupérés par les philosophes.

Le maître du jeu, quant à lui, malin comme un singe, comme d'habitude, s'amuse et nous instruit en nous divertissant. On aurait juste aimé qu'il se mouille un peu plus à l'heure d'évaluer la pertinence des thèses présentées. « Et toi, Normand, qu'en penses-tu personnellement? », se demande-t-on souvent en le lisant.

**L'ARCHE DE SOCRATE**  
PETIT BESTIAIRE  
PHILOSOPHIQUE  
Normand Baillargeon  
Aden  
Bruxelles, 2012, 256 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

## LA VITRINE



**L'INSTANT DU DANGER**  
RÉFLEXIONS D'UN PSYCHANALYSTE  
ET TÉMOIGNAGES SUR L'EXIL FORCÉ  
Michel Peterson  
Les éditions du Passage  
Montréal, 2012, 160 pages

À travers les récits de vie de nombreux réfugiés, *L'instant du danger* retrace en textes et en photos la trajectoire empreinte de souffrance de ces migrants forcés jusqu'à ce que leur seconde vie — voire leur troisième, dixième ou millième — commence au Canada.

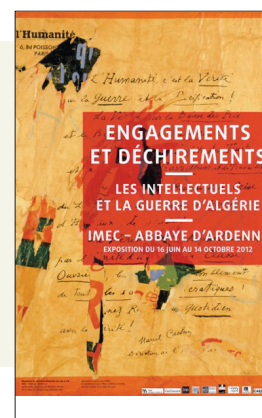
Témoignage privilégié de ces histoires d'infamies qui lui ont été racontées par des demandeurs d'asile au fil de dix ans de consultations, le psychanalyste montréalais Michel Peterson livre dans cet ouvrage ses réflexions étoffées par la pensée d'auteurs tels que Jacques Derrida, mais aussi par de nombreuses statistiques et définitions officielles. C'est ainsi qu'à travers des mots profondément lourds, tels que « destinerance », « chaomose », « survivance », « déracinement », de même qu'un enchevêtrement de thèmes tels que la torture, la langue, l'identité, la violence sont abordés, de façon pourtant quasi poétique.

Dans une grande recherche d'authenticité, le photographe Charles-Henri Debeur s'est quant à lui attelé à la tâche de cerner les contours de ces âmes en exil forcé, sans fard, souvent sous cette lumière crue et cruelle rappelant leur destin, toujours soucieux de capter l'espoir.

L'ouvrage est construit comme un agencement de photos et de textes, dont les auteurs diront qu'il n'est pas le fruit du hasard. Il est « motivé par la déterritorialisation à laquelle ont été soumis les sujets », nous dit Michel Peterson.

A parcourir et à méditer.

Lisa-Marie Gervais



**ENGAGEMENTS ET DÉCHIREMENTS: LES INTELLECTUELS ET LA GUERRE D'ALGÉRIE**  
Catherine Brun et Olivier Penot-Lacassagne  
Gallimard/IMEC  
Paris, 2012, 240 pages

Pour ceux qui s'intéressent à la question de l'engagement des intellectuels, on ne saurait trop recommander ce livre magnifique.

Cet ouvrage présente les grandes étapes des débats et des querelles opposant, chez les intellectuels, les partisans de l'indépendance et leurs adversaires. Il s'agit du catalogue d'une exposition qui se termine en octobre à Caen, en France.

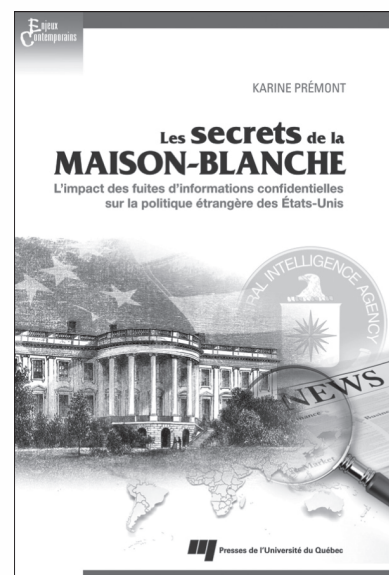
Affiches, tracts, documents d'archives inédits et fac-similés accompagnent un texte passionnant. Comme l'écrit Olivier Corpet, dans son avant-propos: « La guerre d'Algérie fut aussi une guerre de l'écrit. » Duras, Beauvoir, Kateb Yacine, Mohammed Dib, Vidal-Naquet, François Mauriac, Maurice Blanchot, Frantz Fanon, la liste des intellectuels et des écrivains qui ont participé au débat public sur la guerre d'Algérie et l'indépendance est impressionnante.

En un sens, il est possible de dire que la guerre d'Algérie fut aux intellectuels de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ce qu'a été l'affaire Dreyfus pour les écrivains de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup>. Pour les amateurs de documents d'archives et d'histoire, un livre indispensable.

Christian Nadeau

## CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR

## LES SECRETS DE LA MAISON-BLANCHE



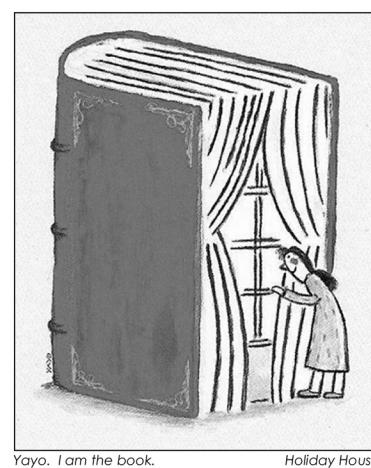
De John F. Kennedy à Georges W. Bush, Karine Prémont analyse l'impact des fuites d'informations confidentielles sur la politique étrangère des États-Unis. Vous y comprendrez les mécanismes, les motivations et les conséquences liées aux décisions de politique étrangère.

34\$ / 291 pages

Presses de l'Université du Québec

PUQ.CA

## SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL



Yayo. I am the book. Holiday House

## LE LIVRE ANCIEN : FENÊTRE SUR L'ENFANCE

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET RARES, ILLUSTRÉS, PREMIÈRES ÉDITIONS ET BELLES RELIURES

LES 22 ET 23 SEPTEMBRE 2012

SAMEDI : 12-18H - DIMANCHE : 11-17H

UNIVERSITÉ CONCORDIA

PAVILLON MCCONNELL, 1400 BOUL. DE MAISONNEUVE O



LE DEVOIR  
Libre de penser

ADMISSION 6,00\$ POUR LES 2 JOURS

# ESSAIS

## Deux intellectuels qui vieillissent bien



LOUIS CORNELIER

Lors de la soirée électorale du 4 septembre dernier, vers la fin surtout, j'ai eu une pensée pour Laurent Laplante et Lise Payette, dont je venais tout juste de lire les récents ouvrages respectifs. Comment, me suis-je demandé, ces deux intellectuels souverainistes de la vieille génération reçoivent-ils ces résultats? Commentateurs convaincus de la gravité de la situation québécoise dans le Canada de Stephen Harper, tous deux profondément attachés au modèle social-démocrate, Laplante et Payette, me suis-je fait la réflexion, devaient flirter avec le désespoir, sinon avec une solide déprime, en voyant les Québécois réélire une cinquantaine de libéraux et une vingtaine de caquistes, tous partisans de la passivité quant à la question nationale, et adversaires, à des degrés divers, de la social-démocratie.

### L'autonomie ou la disparition

Dans *Stephen Harper. Le néo-Durham*, Laplante clame l'urgence d'un redressement national québécois. « Dans le contexte actuel, écrit-il, l'alternative étonnante offerte au citoyen québécois se présente ainsi: ou bien il devient le complice obligé de la descente du Canada vers un régime punitif, obscurantiste, à la botte du militarisme états-unien et du néolibéralisme inhumain, ou bien il brise le lien qui rattache le Québec à une confédération plus indésirable et dégradante que jamais. » C'est l'autonomie, conclut Laplante, ou la disparition.

Durham, rappelle le journaliste, voulait noyer l'élément francophone dans le bain anglophone. L'évolution actuelle du Canada est en voie de lui donner raison. Le poids démographique du Québec « a cessé d'être digne de calcul dans l'ensemble canadien » et le gouvernement Harper « détient une confortable majorité sans dépendre du Québec ». Les conséquences de cette situation se font sentir tant sur le plan de la question nationale que sur le plan idéologique en général.

Le Canada de Stephen Harper, note Laplante, méprise le français, se militarise, pratique une politique étrangère belliqueuse au service de l'impérialisme américain, ne respecte pas l'indépendance judiciaire, procède à des coupes sauvages dans le domaine culturel, veut en finir avec le financement public des partis politiques, se moque des enjeux environnementaux et semble rêver d'en découdre avec les



SOURCE RADIO-CANADA

*Le mal du pays* de Lise Payette est un recueil de ses chroniques, qu'elle publie dans *Le Devoir* depuis 2007.

féministes, tout ça avec le soutien du secteur privé. « On se trompe, par conséquent, si l'on prétend que seuls les Québécois nationalistes ont de quoi s'inquiéter », écrit Laplante. Que le Québec subisse pendant quelques années encore le joug de la Confédération canadienne, et sa spécificité sera ébranlée dans tous ses visages. »

Laplante ne croit pas à la thèse selon laquelle le règne des conservateurs ne serait qu'un mauvais moment à passer, en attendant le retour d'un gouvernement fédéral plus progressiste. « Il est naïf, affirme-t-il, de croire qu'un gouvernement peut effacer jusqu'au statu quo ante la voie tracée par le gouvernement précédent. » De plus, une alliance entre les libéraux et les néodémocrates lui semble improbable et se réaliserait-elle qu'elle ne sauverait pas le Québec du danger qui le menace. Le NPDP reste un parti centralisateur, son chef est un ultrafédéraliste et les libéraux n'ont rien d'intéressant à offrir.

Selon Laplante, la seule voie de salut qui s'offre au Québec est la constitution d'une coalition de centre gauche regroupant les souverainistes et tous les partisans québécois de la justice sociale, incluant des anglophones et des allophones. Laplante rejette avec force le programme de la Coalition avenir Québec, aveugle à l'urgence nationale et allié de Harper avec ses valeurs de droite.

Critique de la mollesse des chefs péquistes — Johnson, Bouchard, Landry et Boisclair (débaptisé en « Boisvert »

dans le livre) — dans les dossiers de la souveraineté et de la justice sociale (le livre, précisons-le, a été écrit avant que le PQ présente sa plateforme électorale, clairement de centre gauche), Laplante rêve d'une alliance entre un PQ revigoré et la fraction progressiste de l'électorat anglophone et allophone, elle aussi menacée dans ses valeurs par le Canada actuel. « Ni l'histoire ni le présent n'alimentent l'espoir, se désolait-il toutefois. Jamais les anglophones québécois n'ont préféré l'intérêt québécois à la loyauté canadienne. »

Le seul espoir qui permettrait peut-être d'y arriver se trouve, selon le journaliste, dans une réforme fondamentale de notre système démocratique (scrutin proportionnel, notamment), qui ferait de la véritable démocratie une caractéristique de notre identité, ralliant les citoyens de toutes origines.

Essai empreint de gravité, rédigé dans un style tendu, semblable à celui d'un Vadeboncoeur mais en plus transparent, caractérisé par une inquiétude profonde et lyrique, *Stephen Harper. Le néo-Durham* nous invite à un réveil pressant, vital.

### La conscience de Lise Payette

« J'espère rester une vieille sympathique et allumée », écrit Lise Payette, en recevant un doctorat *honoris causa* en études féministes de l'UQAM, à l'âge de 77 ans.

Les chroniques qu'elle publie dans *Le Devoir* depuis 2007 confirment que la journaliste désormais octogénaire est à la hauteur de son ambition.

Réunies dans *Le mal du pays*, ces chroniques visionnaires, aussi pleines de passion que de raison et rédigées dans une langue à la fois simple et élégante, sont celles d'une femme profondément engagée dans les combats souverainistes et féministes et convaincue de l'urgence, pour le Québec, de retrouver « le sens de la social-démocratie ». On est rassuré de savoir que Pauline Marois en fait son modèle.

Lise Payette n'est pas un tâcheron de la chronique. Ses textes, inspirés par des convictions fortes et généreuses, sont sensibles et dégagent une saisissante atmosphère de vérité. Quand Lise Payette répète que l'injustice envers les Québécois, les femmes et le monde ordinaire l'empêche de dormir, elle ne joue pas.

Denise Bombardier publiera, bientôt, un essai sur l'art de vieillir avec grâce. Dans le monde intellectuel, elle pourrait citer Laplante et Payette en exemple.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### STEPHEN HARPER LE NEO-DURHAM

Laurent Laplante  
Multimondes  
Québec, 2012, 112 pages

### LE MAL DU PAYS CHRONIQUES 2007-2012

Lise Payette  
Préface de Josée Boileau  
Lux  
Montréal, 2012, 240 pages

## Le Canada: la Suisse des compagnies minières

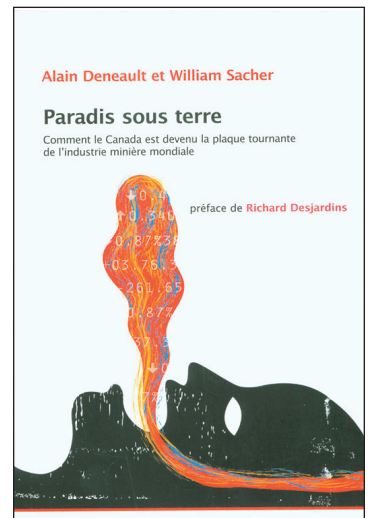
MICHEL LAPIERRE

Les États-Unis passent pour le pays qui ferme les yeux sur les boursicotiers et sur les méfaits des entreprises nationales à l'étranger. L'essai *Paradis sous terre*, d'Alain Deneault et William Sacher, montre que le Canada, malgré une meilleure réputation, est, dans le domaine minier (nid de spéculateurs où il règne), le délinquant de la planète, au point où, chez les dépossédés des pays du sud, beaucoup jugent les Américains plus soucieux de l'éthique.

L'ouvrage du politologue de l'UQAM et du doctorant en économie de la Faculté latino-américaine de sciences sociales expose « comment le Canada est devenu la plaque tournante de l'industrie minière mondiale ». Mais, explique-t-il, c'est devant des tribunaux états-uniens que des populations lésées doivent, à cause de la législation plus évoluée de l'Oncle Sam et des interrogations d'un système financier sans frontières, poursuivre des entreprises canadiennes! Ainsi, l'île de Marinduque aux Philippines demande des réparations à la société aurifère torontoise Barrick Gold pour la pollution massive de l'endroit. Son avocat texan souligne: « Le Canada est un forum inhospitalier pour ce genre de réclamation. »

Dans la préface du livre, Richard Desjardins, chanteur-compositeur et documentariste, rappelle que le vérificateur général du Québec révéla en 2009 que 14 mines sur les 24 en activité dans la province n'avaient versé aucune redevance à l'État depuis sept ans. Deneault et Sacher osent résumer l'ensemble de la situation canadienne: le pays « a tout mis en œuvre », des lois à la diplomatie en passant par la finance, « pour devenir dans l'histoire récente un paradis judiciaire de l'industrie extractive mondiale », la « Suisse des mines »!

Les auteurs signalent que « plus de 75 % des sociétés mondiales d'exploration ou d'ex-



*Paradis sous terre*  
Comment le Canada est devenu la plaque tournante de l'industrie minière mondiale  
préface de Richard Desjardins

ploitation minière ont leur siège social au Canada » et que « près de 60 % de celles qui sont cotées en Bourse s'enregistrent à Toronto ». Ils précisent que les capitaux de ces entreprises proviennent en particulier d'Australie, de Belgique, de Suède, d'Israël et des États-Unis.

Comme ils l'expliquent si bien, Ottawa, par le mécanisme financier des « actions accréditées », permet à de multiples sociétés minières exemptes d'impôts de transférer les crédits fiscaux, dont elles auraient bénéficié, à leurs investisseurs (banques, fonds de pension, etc.). En se privant ainsi de revenus, l'État enrichit l'industrie extractive à même les deniers publics. Cela s'ajoute à l'importante contribution des placements de simples citoyens à la même sphère de l'économie.

Des sociétés inscrites à la Bourse de Toronto ne sont pas étrangères aux millions de victimes de la guerre civile (1998-2003) pour le contrôle des ressources minières du Congo. Nombre d'entre nous, qui détenons ne serait-ce que de maigres valeurs mobilières dans l'industrie extractive canadienne, devraient en frémir.

### PARADIS SOUS TERRE

Alain Deneault et William Sacher  
Écosociété  
Montréal, 2012, 192 pages

**Olivieri**  
librairie > bistro

**Olivieri**

Au cœur de la société

Jeudi le 20 septembre à 19 h 00

À l'occasion de la sortie de

**MAINTENIR LA PAIX EN ZONES POSTCONFLIT**

Les nouveaux visages de la police

Aux Presses de l'Université de Montréal

**Causerie - Lancement**

**SAMUEL TANNER**  
École de criminologie, UdeM

**BENOIT DUPONT**  
Chaire de recherche du Canada en sécurité et technologie, UdeM

**ANTOINE MÉGIE**  
Politologue, dir. de la revue *Politique européenne*

Animateur  
**JOCELYN COULON**  
Dir. Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix

Invité  
**FRÉDÉRIC MÉRAND**  
Dép. de science politique, UdeM

Crédit photo: Rodrigo Abd-Ab / Presse Canadienne

Réservation obligatoire  
RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

**ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION**

**b**  
Bonheur d'occasion  
Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire  
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)  
514-914-2142

**ACHETONS EN TOUT TEMPS :**

**Livres anciens avant 1800**

**Americana et Canadiana :**

- Relations des Jésuites, Relations de voyages...
- Incunables québécois, Patriotes, Riel...

**Reliures d'art anciennes et modernes**

**Fonds universitaires :**

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

**Livres d'art et livres d'artiste**

**Refus Global, Le Vierge incendié**

**Expertise de documents et d'archives**

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

SOUS LA DIRECTION DE  
Laurent Veyssière et Bertrand Fonck

**LA GUERRE DE SEPT ANS EN NOUVELLE-FRANCE**

Déjà en librairie

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

**Relations**

Notre démocratie: fiction ou réalité?

Le printemps québécois

**ABONNEZ-VOUS à la revue Relations au [www.revuerelements.qc.ca/promo](http://www.revuerelements.qc.ca/promo) et OBTENEZ 3 NUMÉROS EN CADEAU!**

Faites vite! Cette offre prend fin le 30 septembre 2012.

**Relations**

Jeunes voix engagées

Vivre à crédit

Le pouvoir désobéissance civile

**Relations**

Pour qui veut une société juste